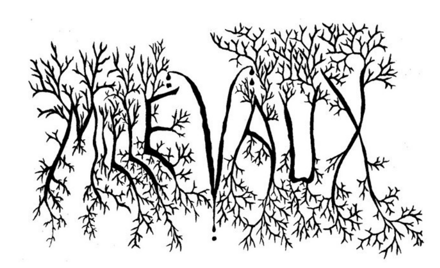
Millevaux est en nous
un recueil de texte par Gabriel Féry

Les mille bois se dressaient partout sur ce monde morcelé, vieilli par l'égrégore. Ces forêts putrides pesaient lourdement sur ce monde devenu écorce. L'espoir et la mémoire se sont corrodés. Ils sont alors devenus de simples fétiches que seuls les hommes encore en vie arborent fièrement. Les autres, eux, furent retrouvés morts, devinrent horlas ou sombrèrent dans les bras douteux de l'oubli. Les sens dont le commun des mortels faisaient preuve, tous, étaient manipulé par le bois. L'audition la vue ou encore le toucher n'étaient plus que de simples signes inféodés à la puissance du bois sombre.
Et moi, je n'ai eu de cesse d'errer partout où ma folie me porte. J'ai alors croisé les monstres des bois maudits, j'ai croisé les derniers hommes mais je n'ai eu de cesse de voir l'écorce des bois, l'écorce de



Millevaux, et ses bois plus fous que folles sont mes envies, jamais je ne l'aurais cru possible. Mais cela était, et je ne pouvais remettre en doute cet acquis. Ainsi ce bois fou était corrompu. Il désirait la mort des hommes qui n'étaient alors plus que prostrés dans ces bois qui rongent, corrodent et altèrent tout.
Mais par le plus grand des hasards, par le destin que l'on m'offrait, je survécus. Du haut de mon aéronef je distinguais au loin le monde,
J'étais libre, dans un chemin inconnu des bois, inconnu des hommes, un chemin si aérien…
J'étais victorieux,
J'étais Pobednic de feu Ormont.
Le bois me prit tout, sauf ma vie, mon aéronef et quelques uns de mes amis, et ensemble nous parcourons le monde, ensemble nous finirons par rejoindre Triglav, Trivatr, Valkov et tout les autres.
Un jour nous foulerons une dernière fois ce sol maudit pour périr de ce dernier.
Un jour la sagesse de Krassimir se perdra dans les bois des horlas.
Un jour le chant nous fera chuter comme des mouches, des lapins, du gibier.
Un jour Millevaux l'emportera mais il n'est pas arrivé.
Le combat te sera dur, rude, éprouvant roi des terres conquises par l'emprise, l'homme est fou, l'homme est preux, l'homme est prêt à survivre à tout prix.
Si il doit être une ordure, un martyr ou un héros, il le sera.
Sa conviction est inarrêtable. Sa folie l'est d'autant plus.
Mais l'homme vit sa dernière heure, son dernier âge :

L'âge des bois, l'âge de la déchéance de l'homme

Il reste tant d'histoires, tant de vies à conter pour leur donner corps à eux et à cet âge si fantasque, si meurtri par les conflits, si pionnier pour la domination des bois maudits.
Voilà en ces feuillets quelques contes véridiques sur la période que nous traversons.

1er récit : le chant des déments

Les bois corrompus enserraient la lumière et la liberté haut dans le ciel. La brume seule se diffusait en cet assemblage savant de végétaux, tandis que l'obscurité, elle, donnait une teinte malsaine, une teinte véritable au bois. Et, en cette structure gigantesque, s'étaient faufilés deux hommes d'armes incongrus, tout revêtus de pièces armures hétéroclites, lourdes et pesantes, noircies, bitumées par l'usage et le temps, par les folies guerrières de l'humain. Les deux soldats du lointain voïvode de Sofia foulaient donc du pied la terre puissante qui avait vu la tyrannie humaine chassée, vaincue par l'égrégore et les bois de Millevaux. Les deux aventuriers avançaient à un rythme soutenu, éreintant, comme si la mort se penchait sur eux. Mais aucune peur ne résidait encore en leurs yeux. Et en marchant à cette allure, en faisant un affront de plus à Millevaux et ses serviteurs, les deux compères avaient réveillé le horla qui sommeillait en ces terres, qu'ils prétendaient conquérir au prix de leur peine de leur souffrance.
En se remémorant cela comme à chacune de ses entrevues interrompues avec Morphée par des gredins de la sorte, les larmes lui vinrent. Mais les larmes n'étaient plus, elles n'étaient que le chant, le chant si envoûtant, si propre aux horlas. Le Dushani pleurait toujours et encore et bientôt son chant prit sa forme. Les vibrations résonnaient de plus en plus sinistrement sur le domaine forestier du chanteur aux pleurs innombrables.
Les deux hommes prièrent intérieurement Père Ciel et Triglav pour que leur vie de rien fut épargnée, sauvée une fois de plus. Puis afin de se ménager une infime chance de plus, ils sortirent leurs armes de leurs fourreaux.
Il ne fallut pas longtemps au seigneur du bois pour comprendre les intentions de ses deux traîne-misère.
Les pleurs se déformèrent sous l'émotion. L'amertume et la peine étreignaient la bête qui se décida bien vite à faire taire ces hommes ingrats, alors elle entama sa marche. Son corps blafard fendit la brume, s'y coula.
Les deux tueurs de silence et de sommeil marchaient plus vite encore, pour fuir l'énième terre qu'ils avaient gâchée, souillée dans leur sillon, un horizon de morts et de guerres incessantes. Mais l'assurance et la coopération que les deux hommes arboraient se fissurèrent elles aussi. Et celui qui menait la marche éreintante à la survie se retourna, pointant son ami le fusil sur son compère qui lui aussi pointait son arme à feu sur son ancien frère de sang. Et au bout de nombreux instants morts dans l'indifférence, l'homme qui avait le premier déclaré les hostilités démusela son arme et serviteur :
Aleko.
Et alors Aleko le fusil se mit à tonner, à parler de sa voix rauque, laissant filtrer son panache de fumée blanche. La forêt tout entière accompagnée de son seigneur enrageait que l'on eut versé le sang en ses terres et de plus troublé plus encore le silence.
Le maître d'Aleko n'entendait plus à cause de ce dernier, et il se laissa aveugler par la «victoire» qu'il s'octroyait. Mais il ne put goûter bien longtemps à cette victoire car déjà le horla l'étreignait de sa lourde poigne. La peur le saisit au vol, mais son sort était déjà scellé, Triglav avait parlé.
Le rustre ne pouvait se résoudre à abandonner sans se débattre et avant de se laisser emporter par le silence des bois, ainsi d'un coup adroit de crosse d'Aleko il repoussa l'hôte de ces bois.
Le sang de l'homme coulait déjà et il tira une grimace en reprenant peu à peu ses réflexes de tueur.
Le horla dévisageait son adversaire, encore plus déçu par le mortel. Ce dernier pointa Aleko devant le monstre et le laissa s'exprimer une deuxième fois.
Les pleurs du Horla redoublèrent et se dressèrent tel un rempart protégeant leur père des injures du chien d'Aleko.
Stoppé net par le chant, le projectile d'Aleko orbita le temps de quelques précieuses secondes, puis la balle métallique explosa en une multitude de morceaux.
Le maître d'Aleko comprit que l'espoir n'avait pas lieu d'être mais il était déjà trop tard pour en réchapper. Le seigneur des bois s'approcha de l'homme maintenant complètement immobilisé par la peur. Il ne fallut pas longtemps pour que son étreinte retombe sur le cou de l'humain.

Au bout d’une longue minute l’homme s’effondra avec une grimace montrant toute la terreur qu’Aleko son fidèle protecteur n’avait su faire taire dans les méandres des bois. Bientôt le guerrier rejoignit le bitume sous les bois que tous avaient oublié.
Le horla regarda une dernière fois gravement sa victime avant de laisser filtrer ces paroles pour ceux qui savent écouter le chant en regagnant le cœur de sa demeure :
« À la fin, tu es las de ce monde ancien,
Berger ô maître des chants de la perdition.
Un jour de plus que tu passe dans le certain,
À endiguer toujours plus ta moisson.

Tes bois te soutiennent dans ta souffrance,
Mais l’humain et ses armes parlent toujours,
Avec les mots froids et rudes de l’espérance.
Tandis que se meurt encore un jour. »
Le chant s’éteignit le calme retrouvé mais le splendide, lui, était perdu dans les méandres du chant des déments horlas.